

Gilles Verdet

L'œil du bœuf

Nouvelle

C'est le bruit qui m'a réveillé.

Mais le bruit n'était pas un bruit. C'était autre chose. Bien plus. Un murmure étrange et pourtant familier. Un râle ou un gémissement. Un appel peut-être. Une plainte, sûrement, proche et lointaine à la fois.

J'ai d'abord cru à un cauchemar, à une saleté de rêve. J'ai ouvert les yeux dans l'obscurité épaisse. La nuit était lourde. Et dense. Comme un champ de ténèbres dans une campagne médiévale. J'ai bu un verre de lait, un grand, pour dissiper mes rêves. La boisson tiède exhalait comme à l'ordinaire des parfums mélangés d'enfance et de nostalgie. Et me prodiguait presque toujours des effets apaisants.

Pas cette fois.

J'ai longtemps écouté le silence en tremblant, jusqu'à ce que revienne à nouveau la rumeur. Et je l'ai entendue. Distinctement. Un cri sourd et prolongé. Un long mugissement. Plus envoûtant que le chant d'une sirène. Aussi ensorcelant que celui d'un lamantin.

Je ne savais toujours pas ce que c'était... Mais c'était pas un dragon, ça c'était sûr...

Je me suis levé et j'ai cherché. Le bruit m'attirait, me guidait, m'emportait. J'ai cherché dans l'appartement glacé comme dans une prairie obscure. J'ai cherché et j'ai trouvé.

Le placard était suffisamment large. Quand je l'ai ouvert, j'ai été saisi par une chaude odeur de paille. De bouse et de pisse. J'ai rien dit. Mais naturellement ma main s'est posée sur la croupe osseuse de la vache. C'est à ce moment qu'elle a cessé de mugir. Sa peau était douce, à peine souillée et sa robe tricolore semblait plus apprêtée que celle d'une bête de concours. Du blanc, du blond et du roux bringé qui lui refilaient une allure de déesse antique. Une princesse Normande, anciennement Cotentine. De celles qu'on se plait à admirer sur le bois fin des boîtes de camembert.

Elle paraissait d'un calme résigné. Elle a déplacé ses antérieurs avec lenteur et tourné vers moi sa tête serrée de cordes. Au passage ses cornes en croissant ont heurté le mur. Sur l'oreille tendue était agrafée une étiquette numérotée. Le plafonnier du réduit dispensait une lumière faible, crépusculaire et diffractée. J'ai pourtant clairement saisi son regard étrange au milieu d'une tache brune qui lui faisait lunettes. L'immobilité de sa pupille avait quelque chose de troublant. Et d'inquiétant. Une fixité brillante de perle, portée par une acuité interrogative. Ou philosophique. La dentelle soyeuse des cils faisait écran à ce noir calot d'agate.

J'y ai pas résisté.

J'y ai plongé les yeux. Tout au fond. Vers les territoires infinis des pâtures oubliées. J'y ai vu des bocages clos de haies buissonneuses, des prés de brume chargés de luzerne, des

abreuvoirs débordants de fraîcheur matineuse, des prairies de trèfles ombrées de pommiers fleuris et des chemins vicinaux envahis de graminées touffues. J'y ai vu passer des trains à petite vitesse et des nuées d'insectes. J'y ai vu s'étirer les douceurs apaisantes du soir et des crépuscules promis d'étoiles. J'y ai vu la paille dorée de l'étable, les culbutes maladroites des jeunes veaux et l'agitation nocturne des génisses. J'y ai senti les fragrances entêtantes du foin séché. Les caresses de la pluie sur les flancs boueux et les ventres gonflés. J'y ai entendu les chants plaintifs du vent dans les feuillus de bordure et les silences des nuits d'été déchirés par les hululements des rapaces et les trilles enthousiastes des engoulevants.

J'y ai entendu la mélodie matinale des bidons de lait et le tintement vespéral des clochettes.

D'un coup de tête elle a tiré sur les attaches.

La dureté contraignante des colliers avait blessé le cuir de la bête. Son ventre énorme semblait une gêne permanente que ces pattes aux articulations rongées d'arthrite avaient du mal à soutenir. Sa queue balançait sans fin et le toupillon cinglait le vide. De son mufler noir sortait une respiration de saccades. La stabulation entravée réglementaire autorisait un mètre vingt de large et deux mètres cinquante de long : la pleine surface de mon placard.

Sous le dessous blanc du ventre le pis était dilaté plus qu'une outre d'eau. J'ai fait comme il fallait. J'ai saisi deux trayons de son sac à lait naturel et balancé au fond du seau les jets blancs et mousseux qui giclaient des tétines. Un rythme à deux temps. Psit. Psit. Un double mouvement respiratoire. Métronomique et régulier comme un paisible battement de cœur. Entraînant le mien dans le tempo lent du retour au sommeil. Et à l'oubli momentané.

À cette heure les petits friquets de villes ne s'étaient pas encore mis à gueuler.

Qui m'avait fixé ce rendez-vous nocturne ? Et ces images déroulantes de clichés bucoliques et pastoraux dans l'œil inquisiteur d'une vache emmurée ?

La nuit qui suivit ne m'apporta aucune réponse mais un autre rancart forcé. Une visite obligée au placard. A cause du bruit, encore, répétitif et lancinant. Le mugissement venu du fond de la nuit et du bout du temps.

Et je les ai vues. Et revues. À nouveau, chaque soir de repos comme un défilé d'inventaire. Toutes ou presque. Et les yeux grands ouverts qui me guettaient. Le cortège des races, des variétés et des catégories à prédominance.

Celles à lait, d'abord, la Pie Rouge des plaines au dos droit, la Prim'Holstein pisseuse de lait, la Brune ardoisée, l'Abondance au chignon et aux lunettes acajou, la Salers aux cornes d'aurochs, la Tarentaise aux sabots noirs, la Rouge Flamande et la Vosgienne.

Et le regard vif de celles à viande aux muscles épais, ensuite. Des postures de princesses. Des bêtes fières et fortes destinées à la production de veaux qu'elles allaitent. Une litanie de bestiaux longue comme un parcours régional. Les oreilles noires de la Gasconne, la Parthenaise musculeuse, la beauté Limousine, la robuste Camarguaise et la reine Charolaise. L'Aubrac et la blonde d'Aquitaine.

Une parade de différences fortes comme celles du genre humain. Et toujours ces maudites prunelles en miroir. C'est là, au tréfonds des pupilles humides, que j'y ai vu estiver les troupeaux processionnaires. Que j'ai suivi leur grimpe volontaire dans les sentiers de montagne aux lacets sans limites. Que j'y ai vu des prés obliques piquetés de fleurs sauvages, des lacs turquoise où s'égarait le ciel et des ciels du matin mangés de brouillard à couper. Que j'ai vu la gambade effrénée des taurillons et les têtes frénétiques des touts jeunes. Que j'y ai entendu dans l'écho répété des vallées les roulements d'orage et les aboiements des chiens.

J'y ai même vu, une nuit, le miroir sombre d'un loch tourbeux dans les yeux écarquillés d'une Highland Ecossoise aux cornes de géante. Et au travers des poils longs en crinière qui voilaient son regard, j'y ai vu, sous les battues de la pluie glacée, des touffes de fougères et des champs de bruyères disparaître dans le couchant perpétuel des soirs d'Ecosse.

Chaque nuit était un autre jour.

L'odeur lourde des déjections m'était devenue coutumière. Et le touché des bêtes une évidence. Me venaient des nuits où le crâne pelucheux des vaches appelait la caresse. Et des nuits froides où la tiédeur bienfaisante de l'animal m'incitait à la relâche. Au repos. Le corps à l'abandon et l'esprit apaisé, les épaules serrées contre ses flancs palpitants.

Et d'autres nuits encore. Bien d'autres.

Des nuits où la récurrence des appels était comme une injonction. Ou un signal de détresse. Des nuits où la bête prise de folie se fracassait la tête contre le béton exigü de mon cagibi. Des nuits où elle mourait de peur avant d'apercevoir l'abattoir. Des nuits où longtemps coulait le sang sacrificiel avant que ne s'affale sa carcasse défaite.

Je m'esquivais souvent en reprenant le sommeil là où je l'avais interrompu. A la façon d'un train en marche. De celui qui traverse à vive allure la verte campagne devant l'indifférence affichée des ruminants. Emportant dans son élan ferroviaire les derniers souvenirs de mes rondes nocturnes.

Puis revenait la lumière. Et les aurores citadines.

Jour après nuit ma conscience s'imbibait du lait moussu qui débordait au matin des mamelles hypertrophiées. Des images floues et lactées s'imprimaient comme une persistance rétinienne. Ou une mémoire archaïque. Celle du très lointain. Des horizons du monde où brouaient des troupeaux noirs d'aurochs sauvages. Des friches imaginaires de l'enfance. Du commencement. De la fertilité légendaire de nos mères nourricières, d'Io et d'Europe, les déesses grecques, d'Hathor l'égyptienne allaitant le pharaon, et d'Audhumla la nourrice géante scandinave.

Alors je reprenais mon travail quotidien. L'humeur changée et les idées en trompe l'œil. Hanté par ces regards surgis de nulle part.

J'évitais les visites diurnes au placard. Sans savoir pourquoi.

Je menais mon camion de livraison avec la lenteur d'une bétailière. Sans comprendre.

Je ruminais des pensées fourragères. Sans le vouloir.

Je conduis chaque matin mon semi-remorque chargé de tonnes de lait en cartons, de beurre en barquettes et de fromages cellophanés. Je n'ose plus ouvrir seul les portes de mon frigorifique. De peur d'y croiser toute la conscience du monde. Empilée et serrée dans des paquets de dix.